PETER MAY

LE QUATRIÈME SACRIFICE

ROUERGUE noir

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En l'espace de quatre semaines, quatre corps sont découverts à Pékin. Les trois premières victimes ont été droguées et attachées. Puis une main experte les a décapitées. Autour de leur cou, une mystérieuse pancarte portant un chiffre et un nom. La quatrième a été exécutée de la même façon, mais cette fois il s'agissait d'un diplomate américain. Or personne ne sait pourquoi Yuan Tao est revenu en Chine après avoir vécu si longtemps aux États-Unis, pourquoi il a accepté un emploi subalterne à l'ambassade américaine, pourquoi il loue un deuxième appartement dans un quartier pauvre de Pékin, ni pourquoi il a trouvé la même mort étrange que trois Chinois apparemment sans liens…

Dans le deuxième volet de sa passionnante « série chinoise », Peter May réunit à nouveau Margaret Campbell et Li Yan, les deux héros de Meurtres à Pékin. Obligés de retravailler ensemble, ils éprouvent encore l'irrésistible attirance qui les a presque détruits lors de leur première rencontre. Mais désormais Margaret a un autre admirateur – un brillant et secret archéologue de la télévision américaine – tandis que Li Yan doit faire face à une tragédie familiale qui l'obsède. Pour découvrir la vérité, ils devront replonger dans la période tragique de la Révolution culturelle, et plus loin encore, jusqu'aux soldats de l'armée de terre cuite de l'empereur Qi Shi Huang devenus aujourd'hui l'objet de toutes les convoitises. Ils devront aussi, pour démêler l'enchevêtrement des pistes qui s'offrent à eux, se rapprocher dangereusement d'un tueur prêt à tout.

PETER MAY

Écrivain écossais, installé dans le Sud de la France, passionné par la Chine, membre honoraire de l'Association des auteurs chinois de romans policiers, Peter May fut l'un des plus brillants scénaristes de la télévision écossaise. Il se consacre aujourd'hui à ses romans.

DU MÊME AUTEUR

Meurtres à Pékin (Éditions du Rouergue, 2005)

Titre original : *The Fourth Sacrifice*
© 2000, Peter May

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0322-8
www.lerouergue.com

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Peter May

Le quatrième sacrifice

roman

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Carol

Extrait de la publication

Prologue

Il sait qu'il va mourir. Il en éprouve presque du soulagement. Finies les interminables nuits solitaires. Finis les cauchemars. Il peut enfin se libérer de toute la noirceur qu'il traîne après lui, du fardeau qui l'accable. Savoir sa mort si proche est en même temps effrayant. Mais la drogue a refoulé sa peur.

Il est vaguement conscient de la familiarité des choses qui l'entourent : les murs nus, dégradés, le châssis rouillé de la fenêtre, le linge qui sèche sur le balcon. Il flotte encore dans l'air une odeur de cuisine à laquelle se mélangent des relents d'égouts, plus forts quand il pleut comme maintenant. Il entend le crépitement de la pluie sur les vitres. Elle brouille les lumières de l'immeuble d'en face, comme les larmes tièdes et salées qui roulent sur ses joues. Un profond sentiment de tristesse l'envahit soudain. C'est absurde ! Sa vie, la vie de ses parents, et celle de leurs parents avant eux, ont-elles eu un sens ?

Des mains rudes le forcent à se mettre à genoux. On lui passe une corde autour du cou. Il perçoit l'éclat rouge des caractères quand la pancarte tombe devant ses yeux. On lui tire les mains dans le dos. Il sent le contact doux et familier de la soie autour de ses poignets, puis une brûlure quand le cordon se resserre brutalement. Il aurait été moins brutal. Malgré la drogue, la peur refait surface et lui étreint la gorge. Un éclair de lumière

brille sur le métal sombre et terne. Une main l'oblige à baisser la tête. Inutile de résister. Inutile d'avoir des regrets.

Il sent une présence sur sa droite, voit sur le linoléum pâle l'ombre de la lame qui se lève. Il avale sa salive. Aura-t-il mal ? Que vaut son exécuteur ? Puis, fugitivement, il se demande si le cerveau cesse de fonctionner dès l'instant où la tête est coupée. Il entend le sifflement de la lame et retient son souffle.

Non, cela ne fait pas mal, a-t-il le temps de se dire alors que la pièce tourne autour de lui et qu'il voit deux jets de sang s'échapper de l'étrange apparition de son propre corps décapité. Mais il ne pourra jamais le raconter. Il y a tellement de choses qu'il ne pourra jamais raconter.

Extrait de la publication

Chapitre premier

I

Sous le ciel d'un gris plombé, la pluie tombait sur Pékin comme des larmes. Quelle ironie, pensa Margaret. Les siennes avaient séché depuis longtemps. De son balcon du sixième étage, elle apercevait, à travers les arbres du parc, le reflet terne d'un petit pavillon sur le lac piqueté de gouttes de pluie. Par-dessus le grondement de la circulation et les voix mélancoliques des fourreurs russes, montait de la rue le gémissement d'un violon à une corde accompagnant les modulations plaintives d'une voix de femme en train de chanter des airs de l'opéra de Pékin.

Elle rentra dans sa chambre d'hôtel et enfila un manteau léger sur son jean et son chemisier. Elle avait choisi cet hôtel à cause de sa proximité avec l'ambassade américaine. Et non pas à cause de la proximité du parc Ritan. Voilà ce qu'elle s'était dit. Mais le parc était son dernier lien avec Li. L'endroit où la mort d'un homme les avait rapprochés, puis séparés. Un échec de plus dans sa vie. Elle prit un parapluie, et ferma la porte à clé derrière elle, enfin résolue à prendre la décision qu'elle repoussait depuis trop longtemps.

Au quatrième étage, une femme d'un certain âge, aux cheveux cuivrés laqués et au maquillage outré, monta dans l'ascenseur. Elle avait un badge sur le revers de sa veste bleue. Dot McKinlay, lut Margaret avec surprise. La clientèle de l'Hôtel Ritan se composait surtout d'épouses de commerçants russes pressées de dépenser leurs roubles avant que le taux de change ne dégringole

Extrait de la publication

davantage. Les lèvres peintes de la femme s'étirèrent en un semblant de sourire qui découvrit des dents jaunies.

– Vous v'nez d'où ? demanda-t-elle avec l'accent traînant du sud des États-Unis.

Le cœur de Margaret fit un bond.

– Du sixième étage, dit-elle sans quitter les chiffres lumineux affichés au-dessus de la porte, comme pour les inciter à défiler plus vite.

Dot se mit à rire, franchement amusée.

– Ah, j'aime l'humour. Vous v'nez du Nord, pour sûr. Nous, nous sommes du Sud. Louisiane. Y a plus rien au Sud, à part le golfe du Mexique.

Elle rit encore, comme pour prouver que les gens du Sud avaient autant d'humour que ceux du Nord.

– Les Mamies Globe-trotters de la vieille Dot, voilà comment on nous appelle. On a été partout. Pas d'bol d'avoir choisi la Chine en pleine crise du riz. Les nouilles, on s'en lasse vite, vous êtes pas d'accord ?

Elle se pencha pour ajouter sur le ton de la confidentialité :

– Et si j'avais su qu'cet hôtel serait plein d'ces foutus Russkofs, j'aurais réservé ailleurs.

Elle hocha vigoureusement la tête.

– N'empêche, ça fait du bien d'savoir qu'y a une compatriote à bord. Même si vous venez du sixième étage.

Elle sourit de toutes ses dents.

– Pourquoi vous boiriez pas un verre avec nous ce soir ?

– Malheureusement, je ne pourrai pas, dit Margaret en la regardant dans les yeux. Je pars demain.

Les portes s'ouvrirent au rez-de-chaussée, juste au moment où Dot allait exprimer ses regrets. Margaret se dépêcha de dépasser un groupe d'une douzaine de vieilles dames exhibant toutes un badge à leur nom ; elle entendit Dot leur annoncer :

– Hé, vous devinerez jamais qui…

Non, pensa Margaret en poussant les portes vitrées pour sortir sous la pluie chaude, poisseuse, elles ne devineraient jamais. Les gardiens postés à l'entrée la regardèrent de travers quand

Extrait de la publication

elle ouvrit son parapluie devant eux. Cela ne faisait que deux semaines que les journalistes occidentaux avaient cessé de faire le pied de grue à la porte dans l'espoir d'obtenir des photos ou une interview. Les deux gardes de sécurité en uniforme brun, engagés par l'hôtel, avaient été obligés de faire leur boulot sérieusement au lieu de passer la journée à fumer et à se donner des airs importants. Ils n'aimaient pas beaucoup Margaret.

Préférant retarder le moment fatidique, elle choisit le chemin le plus long, à travers le parc. Elle sut immédiatement que c'était une erreur. L'endroit lui évoquait trop de souvenirs et de regrets. Elle se hâta de dépasser les petits groupes d'adeptes du *tai qi* en train de pratiquer sous les arbres, et sortit par la porte sud. Après avoir dépassé le service consulaire de l'ambassade bulgare et le service commercial américain, elle s'arrêta devant le bâtiment n° 3 de l'ambassade des États-Unis. La Chancellerie. Elle poussa la porte du pavillon d'entrée et se retrouva face à un garde de la sécurité chinoise.

– Margaret Campbell, dit-elle. J'ai rendez-vous avec l'ambassadeur.

Un marine impassible, en grand uniforme, la regarda depuis sa cabine en verre, juste à l'intérieur de l'entrée de la Chancellerie. Une jeune fille asiatique apparut sur sa gauche ; aussitôt une porte s'ouvrit avec un long bourdonnement électronique.

– Entrez, dit la jeune fille en souriant.

Margaret avança, et entendit la porte se refermer derrière elle.

– Bonjour, je m'appelle Sophie Daum. Je vais m'occuper de vous.

– Vraiment ? demanda Margaret en lui jetant un regard soupçonneux.

Petite, avec des cheveux courts, de magnifiques yeux en amande, des traits anguleux mais non dénués de charme, elle paraissait à peine sortie du lycée.

– Qu'est-il arrivé à l'officier de sécurité régional ?

– Oh, Jon Dakers est très occupé ces jours-ci. Je suis sa nouvelle assistante.

Extrait de la publication

– Vous n'avez pas un nom très oriental pour une Chinoise américaine.

– Vietnamienne américaine, rectifia Sophie. J'ai été adoptée par une très vieille famille, une très vieille fortune de Californie.

Elle conduisit Margaret en haut d'un escalier, orné de chaque côté par les portraits des anciens ambassadeurs américains en Chine.

– J'imagine que vous me trouvez trop jeune pour ce poste. Comme tout le monde.

Elle essayait d'avoir l'air jovial, mais Margaret sentit une certaine lassitude dans sa voix.

– Pas du tout, dit-elle. Vous avez l'air assez grande pour entrer au cours moyen.

S'apercevant soudain que le sourire de la jeune fille s'était figé, elle regretta aussitôt sa pique :

– Désolée. Je suis d'une humeur de chien, aujourd'hui.

Sophie s'arrêta, se retourna pour lui faire face, et dit sans sourire, le regard dur et froid :

– Écoutez, docteur Campbell, je serai polie. Mais j'ai vingt-trois ans. J'ai un diplôme en criminologie, et je fais partie de l'équipe de sécurité du ministre de la Défense. Je suis ceinture noire de taekwondo ; je pourrais vous jeter en bas des marches à coups de pied dans le cul. Je me fiche de votre humeur, la mienne me suffit.

– Ho, fit Margaret en levant les mains. D'accord.

Sophie lui adressa un sourire aigre.

– Écoutez, ça fait un mois que je suis ici, et on n'arrête pas de me dire que j'ai l'air d'une collégienne. C'est déjà assez dur de la part des mecs sans qu'une femme vienne en rajouter.

– Et combien de mecs avez-vous menacé de balancer à coups de pieds au cul en bas des marches ?

– Vous êtes la seule, dit Sophie en retrouvant le sourire.

– Je prends ça comme un compliment.

Sophie ouvrit les portes vitrées donnant sur la réception du bureau de l'ambassadeur. À leur droite, la secrétaire du chef de mission adjoint était au téléphone. À leur gauche, le bureau de

Extrait de la publication

la secrétaire de l'ambassadeur était vide. Elle sortait justement du saint des saints.

– Oh, bonjour, dit-elle en tenant la porte. Entrez. L'ambassadeur vous attend.

Margaret suivit Sophie dans le silence feutré du bureau de l'ambassadeur. C'était une vaste pièce – haut plafond, hautes fenêtres, grand bureau ciré faisant face à la porte, avec le drapeau américain derrière. Sur la gauche, un canapé et plusieurs fauteuils entouraient une table basse. Des tableaux prêtés par une galerie d'art américaine décoraient les murs, et des coffres chinois empilés servaient de meubles classeurs. L'ambassadeur, en bras de chemise, et un autre homme, plus jeune, vêtu d'un costume sombre coupé sur mesure, se levèrent pour accueillir les deux femmes.

– Margaret, dit l'ambassadeur en s'inclinant avec courtoisie. Je crois que vous connaissez le premier secrétaire, Stan Palmer.

– Bien sûr.

Tout le monde se serra la main puis s'assit. Le premier secrétaire servit le café qui venait d'être apporté sur un plateau.

L'ambassadeur lança un regard curieux à Margaret. Elle paraissait fatiguée, plus âgée que ses trente et un ans ; ses yeux bleu pâle étaient tirés, ternes, ses cheveux retombaient tristement sur ses épaules.

– Alors, vous avez pris une décision.

Margaret hocha la tête.

– Je veux rentrer chez moi, monsieur l'ambassadeur.

– Quand ?

– Demain.

– C'est très soudain, n'est-ce pas ?

– J'y pensais depuis un moment.

Le premier secrétaire se pencha en avant.

– En avez-vous informé les Chinois ? demanda-t-il sur un ton presque méprisant.

Margaret hésita.

– J'espérais que vous le feriez.

L'ambassadeur fronça les sourcils.

Extrait de la publication

– Pourquoi ? Y a-t-il un problème ?

Margaret secoua la tête.

– Non, je…j'en ai assez, c'est tout. Je veux juste rentrer.

– Vous auriez déjà pu rentrer il y a deux mois et demi. Vous le savez.

Le ton de l'ambassadeur semblait légèrement accusateur.

– Dès que nous avons obtenu votre libération.

– Bien sûr. C'est moi qui ai décidé de rester et de coopérer avec eux. Je pensais que c'était mon devoir. Je le pense toujours. Mais j'ai passé des soirs et des soirs seule dans ma chambre d'hôtel à regarder CNN, et des jours et des jours à refaire le même témoignage. J'en ai assez. Je ne pensais pas que ça durerait aussi longtemps.

Elle se tut un instant, l'esprit traversé d'une horrible pensée.

– Je suis libre de m'en aller, n'est-ce pas ?

– Pour ma part, vous l'êtes.

L'ambassadeur se pencha en avant pour poser une main réconfortante sur son bras.

– Vous avez fait plus que votre devoir, Margaret. Plus qu'ils n'étaient en droit d'attendre.

Il se tourna vers le premier secrétaire.

– Stan préviendra les Chinois, n'est-ce pas, Stan ?

– Certainement, monsieur l'ambassadeur.

Mais Stan ne paraissait pas content du tout. Il détestait jouer les garçons de course. En redescendant les escaliers, il ignora Sophie, comme si elle n'existait pas – manifestement, elle ne comptait pas – et s'adressa à Margaret :

– Bon… les charges contre votre policier chinois ont été abandonnées.

Il passa une main dans ses cheveux clairsemés, parfaitement coupés.

– Vraiment ? fit Margaret avec une indifférence feinte.

– Vous l'ignoriez ? fit Stan avec une surprise également feinte.

– Pour commencer, dit Margaret avec irritation, il n'est pas *mon* policier chinois. Ensuite, les autorités ne m'ont rien dit.

– Vous n'avez donc eu aucun contact avec lui ?

– Non, je n'en ai pas eu. Et je n'ai pas l'intention d'en avoir.

Extrait de la publication

Malgré elle, elle ne put dissimuler sa colère et sa peine.

Stan fut prompt à en tirer profit.

– Ah oui ? Vous me surprenez.

Il sourit.

– J'ai entendu dire que lui et vous étiez…heu, comment dirais-je... proches.

– Ah oui ? Je suis surprise qu'un homme tel que vous perde son temps à écouter de tels commérages – et les prenne pour argent comptant.

– Ah, c'est là que vous vous trompez, Margaret.

Stan était si lisse qu'il en brillait presque.

– Les commérages sont le moteur d'une ambassade. Voyons, sans eux, comment saurait-on ce qui se passe ? Vous savez bien que les diplomates et les politiques ne se disent jamais la vérité, n'est-ce pas ?

Il lui serra la main.

– Bon voyage de retour.

Et il disparut dans les profondeurs feutrées du bâtiment.

– Connard, grommela Sophie.

– Vous aviez remarqué, vous aussi ? dit Margaret avec un sourire contrit. Si je possédais votre talent, je lui aurais botté le cul avec plaisir.

– Il est bien placé sur ma liste.

Elles partagèrent un moment de gaieté juvénile – une véritable bouffée de fraîcheur pour Margaret après des semaines, des mois de stress.

Le marine pressa un bouton, la porte s'ouvrit. Sophie accompagna Margaret dehors.

– Écoutez, dit-elle. Vous faites quelque chose ce soir ?

– Vous voulez dire à part ma valise, et regarder CNN ?

– Oui, à part ça.

– Pas grand-chose. Mais je devrais peut-être consulter mon agenda pour en être sûre. Pourquoi ?

– Il y a une réception à la résidence de l'ambassadeur, pour Michael Zimmerman.

– Qui ?

Extrait de la publication

Sophie fit la grimace.

– Oh, allez, vous me faites marcher ?

Margaret secoua la tête.

– Vous ne savez pas qui est Michael Zimmerman ?

Margaret continua à secouer la tête.

– Ce n'est pas la peine d'insister, ça ne changera rien.

– Mais où avez-vous passé les cinq dernières années ? Vous ne regardez jamais la télévision ? Enfin, en dehors des actualités ?

– Pas depuis très longtemps, Sophie.

Margaret ne se souvenait même pas quand elle avait regardé autre chose que CNN dans une chambre d'hôtel chinoise.

– Alors, qui est-ce ?

– L'homme le plus sexy du monde – enfin, d'après un sondage de *Cosmopolitan*.

– Je croyais que c'était Mel Gibson.

Sophie secoua la tête.

– Vous n'y êtes plus du tout.

La pluie avait cessé ; elles descendirent lentement vers la rue.

– Michael Zimmerman est archéologue.

– Archéologue ? s'étonna Margaret. Ce n'est pas très sexy. À moins que ce soit l'incarnation vivante d'Indiana Jones ?

Sophie eut un sourire rêveur.

– Ah, pas loin. Il a réalisé toute une série de documentaires pour NBC sur les grandes découvertes archéologiques du monde entier. Il bat tous les records d'audience.

Margaret semblait sceptique.

– Le public américain découvre soudain la culture. Quel est son secret ?

Sophie haussa les épaules.

– Il a quelque chose…je ne sais pas, il rend tout si vivant.

Elle réfléchit un instant.

– En plus, il a un beau cul.

Margaret hocha la tête, l'air très sérieux.

– Ah, quand il s'agit de culture, ça aide, c'est sûr.

Elle traversa le pavillon de l'entrée, récupéra son sac et son parapluie, et sortit dans la rue, suivie de Sophie.

Extrait de la publication

– Alors, pourquoi l'ambassadeur donne-t-il une réception en son honneur ? demanda Margaret.

– C'est une soirée de préproduction. Le tournage commence demain sur le site des tombeaux Ming, à l'extérieur de Pékin. Une nouvelle série de documentaires sur l'un des archéologues les plus vénérés de Chine. Un type dont je n'ai jamais entendu parler. Mais ici, c'est une célébrité. Les Chinois se sont mis en quatre pour faciliter le tournage, alors l'ambassadeur participe comme il peut.

– Et Zimmerman présente la série ?

– Oui. C'est sa société de production qui la réalise. Alors, vous voulez venir ? Je peux vous faire porter une invitation à votre hôtel.

Margaret réfléchit. Sa valise serait vite faite, et rater une dernière soirée de CNN et de room service ne lui briserait pas le cœur.

– D'accord. Pourquoi pas ? Comme ça je pourrai toujours voir si le cul de M. Zimmerman est à la hauteur.

Margaret marcha au hasard, sans savoir où elle allait, ni ce qu'elle avait envie de faire. Elle n'était sûre que d'une chose : elle ne voulait pas rentrer à l'hôtel. Au fond d'elle-même, elle ressentait le besoin de se laisser engloutir une dernière fois par cette ville, par son énergie, sa vie trépidante. Mais tout cela n'avait aucun sens sans l'homme qui la lui avait fait découvrir, lui avait appris à l'aimer.

Pourquoi ne l'avait-il pas contactée ? Pas un appel, pas une lettre. Rien. Malgré ce qu'elle avait laissé entendre au premier secrétaire, elle était au courant de la libération de Li. Les autorités chinoises lui avaient appris, au cours de l'un de ces innombrables témoignages, qu'il avait été réintégré dans ses fonctions. Elle avait espéré qu'il la contacterait. Elle avait attendu soir après soir à côté du téléphone de sa chambre d'hôtel un appel qu'elle n'avait jamais reçu. Une fois, elle avait essayé de le joindre à la Section n° 1 du Département des enquêtes criminelles de Dongzhimen ; elle avait demandé, en anglais, à parler au chef de

section adjoint Li Yan, ce qui avait provoqué une certaine confusion à l'autre bout de la ligne. Finalement, quelqu'un lui avait demandé, dans un mauvais anglais, qui elle était, puis l'avait informée que le chef de section adjoint Li n'était pas disponible.

Le bus n° 4 sortit de la brume. Margaret joua des coudes avec les Chinois qui faisaient la queue pour grimper à bord, et tendit ses cinq fen à la conductrice. Elle ignora les visages qui se tournaient avec curiosité ; écrasée au milieu des autres passagers, elle s'accrocha à la barre du plafond. Incroyable, pensa-t-elle, comme on peut se sentir seul dans une ville de onze millions d'habitants.

Elle descendit juste après l'Hôtel de Pékin, d'où les journalistes occidentaux avaient observé les tanks avancer sur les étudiants de la place Tiananmen, des années plus tôt. Elle traversa l'avenue Changan en empruntant le souterrain. C'était idiot, elle le savait ; pourquoi s'infliger une douleur supplémentaire ? Mais ses pieds la conduisirent tout de même au coin de la rue Zhengyi où elle s'enfonça à l'ombre des arbres, loin du grondement de l'avenue. Sur sa droite, le ministère de la Sécurité publique se cachait derrière un grand mur de pierre qui abritait autrefois l'ambassade de Grande-Bretagne. Plus loin, les immeubles des appartements mis à la disposition des officiers supérieurs de la police dépassaient des arbres aux feuilles encore vertes en ce début d'automne.

Elle se sentit mal, la gorge serrée. Elle repéra tout de suite l'appartement de Li, au deuxième étage, les trois pièces qu'il avait partagées avec son oncle. Elle sourit en se rappelant la nuit qu'ils y avaient passée ensemble, quand ils n'avaient pas fait l'amour parce qu'elle avait trop bu. Et elle se souvint d'un wagon de chemin de fer froid, humide, sur une voie de garage anonyme, dans le nord du pays, où ils étaient enfin tombés dans les bras l'un de l'autre et s'étaient déclaré leur amour. Lorsqu'ils étaient revenus à Pékin pour révéler la raison pour laquelle trois hommes avaient été assassinés, pour laver Li des accusations portées contre lui par des gens qui avaient peur, il lui avait demandé de l'attendre. Il avait dit qu'il l'aimait. Elle avait

Extrait de la publication